LÜDTKE, Alf, *Was bleibt von marxistischen Perspektiven in der Geschichtsforschung?*

Alexandre Escudier

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ifha/1423>

DOI : 10.4000/ifha.1423

ISSN : 2198-8943

Éditeur

IFRA - Institut franco-allemand (sciences historiques et sociales)

Référence électronique

Alexandre Escudier, « LÜDTKE, Alf, *Was bleibt von marxistischen Perspektiven in der Geschichtsforschung?* », *Revue de l'IFHA* [En ligne], Date de recension, mis en ligne le 01 janvier 1999, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ifha/1423> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ifha.1423>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

©IFHA

LÜDTKE, Alf, *Was bleibt von marxistischen Perspektiven in der Geschichtsforschung?*

Alexandre Escudier

- ¹ Lancée il y a quatre ans avec un premier volume (Hartmut LEHMANN (éd.), *Wege zu einer neuen Kulturgeschichte*, Göttingen, 1995) réunissant deux contributions de haute tenue par Roger CHARTIER et Rudolf VIERHAUS sur l'histoire culturelle, la série des *Göttinger Gespräche zur Geschichtswissenschaft* (GGG) aux éditions Wallstein se poursuit à un rythme soutenu et en est aujourd'hui à son huitième numéro – les GGG en tant que tels se tenant désormais plusieurs fois par an au MPI für Geschichte de Göttingen. Réunissant des chercheurs venus d'horizons disciplinaires et nationaux fort différents autour de thèmes à la fois centraux et novateurs de l'historiographie contemporaine, les GGG n'en sont plus à devoir faire leurs preuves. Avec le numéro 3 de cette série, paru en 1997 sous la direction d'Alf LÜDTKE (MPI für Geschichte, Göttingen) et dédié à la mémoire de Raphael Samuel (1934-1996), cinq contributions (en allemand et anglais) s'essaient à faire le bilan de ce que l'historiographie marxiste des dernières décennies a laissé d'enquêtes empiriques et d'impulsions théoriques encore mobilisables aujourd'hui, après 1989, dans le cadre remodelé des sciences historiques. Disons tout de suite que, malgré quelques éclaircies ici ou là, ce petit volume s'avère bien laborieux: promettant de par son titre davantage qu'il ne tient, il demeure bien en deçà de ce à quoi les GGG nous ont habitué depuis leur création. Ce à quoi vient s'ajouter l'absence regrettable de toute table des matières. Alors que Ludolf KUCHENBUCH (Hagen) retrace, outre son propre rapport à Marx, l'influence exercée par les écrits marxistes sur les études médiévales depuis les années 1960 avant de plaider pour une redécouverte, dans un débat idéologique apaisé, de l'œuvre historique et théorique de Marx ainsi que de sa généalogie intellectuelle (p. 33-66), Madhavan PALAT (New Delhi) s'emploie, dans un article de lecture pénible, à faire le bilan de l'histoire sociale de la Russie et de l'URSS au-delà de tout dogmatisme marxiste (p. 67-97). Dans une contribution touffue, débutant et s'achevant sur une vision poétique du sous-commandant Marcos depuis le Chiapas, Gerald M. SIDER (New York) s'attache à

montrer la non-simultanéité de divers processus de différenciation sociale et culturelle, de formation de la tradition, etc., dans différentes parties du Tiers et Quart Monde, consacrant à cette occasion de longs développements aux différents types de monnaies en circulation dans ces régions à l'époque de l'esclavage et de la traite des noirs (p. 99-148). Ouvrant et refermant respectivement ce volume, les deux contributions d'Alf LÜDTKE (Göttingen) et de Gareth Stedman JONES (Cambridge) sortent nettement du lot. De manière aussi concise que suggestive – en forme de plaidoyer implicite de l'histoire du quotidien, position attendue sous la plume d'Alf LÜDTKE –, ce dernier résume dans un premier temps l'apport du marxisme sur lequel l'historiographie contemporaine serait bien avisée, malgré les pressions de la librairie et du grand public, de ne pas céder (non pas linéarité téléologique, mais pluralité des temps et des modes de la différenciation sociale et culturelle; déconstruction des catégories abstraites de l'histoire sociale telles que »classes« et recentrage sur les acteurs concrets, dans leurs espaces toujours spécifiques de liberté et de contrainte). Franchissant le pas, LÜDTKE passe ensuite au crible les angles morts (pensée de l'État et du pouvoir) des travaux historiques et théoriques de Marx comme de ses héritiers (p. 7-32). Enfin, dans une contribution riche en informations, et non dépourvue de pointes polémiques, Gareth Stedman JONES retrace l'évolution ainsi que les apports historiographiques de l'anglo-marxisme des cinq dernières décennies, avant de se livrer à une attaque en règle du renversement, selon lui à la fois anhistorique et délétère, d'un certain néo-marxisme critique dans le jargon foucaldien de la discursivité, faisant fi des processus historiques concrets. Accusé d'impunément condamner, afin de conforter ses théories préconçues sur le pouvoir, les configurations historiques, toujours inédites, à n'être que de purs rapports de forces producteurs de formes (JONES s'appuie ici sur le commentaire fameux de Gilles DELEUZE, Foucault, Paris, 1986), telle cette résultante inessentielle des rapports de production qu'était la superstructure marxienne, Michel FOUCAULT est mis par JONES au pilori pour n'avoir pas su ou plutôt voulu penser les manifestations positives du droit depuis le XVIII^e s. ni surtout les ressources concrètes qu'elles ont pu constituer pour les acteurs concrets susceptibles de s'en saisir pour modifier telle ou telle situation (p. 149-209). Par la lecture de ce dernier article, chacun élucidera pour son propre compte la question de savoir si l'œuvre historique de FOUCAULT se laisse réduire, comme le fait JONES, à une resucée partisane, parce que critique de la généalogie des démocraties libérales, de l'infrastructure et de la superstructure – car enfin, ici, la discussion n'est plus, quoique JONES en ait, historiographique ou méthodologique, elle est résolument politique. Le bilan annoncé par cet ouvrage, assurément, n'a pas eu lieu.

2 Alexandre ESCUDIER